

Second regard sur la communication

John Willis

Numéro 92, mars 2008

400 ans : regards sur Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7147ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Willis, J. (2008). Second regard sur la communication. *Cap-aux-Diamants*, (92), 41–42.

Second regard sur la communication

Au Musée canadien de la poste, nous regardons vers l'avenir. Après dix-huit ans au sein du Musée canadien des civilisations, nous ne songeons pas à nous départir de notre « essence postale », mais plutôt à élargir notre mandat pour mieux contextualiser la poste. Le monde change, avec lui les perspectives. Déformation professionnelle : j'aurais tendance à aborder le sujet chronologiquement. Le contexte muséal me rappelle qu'on ne saurait ignorer l'apport de la culture matérielle en tant qu'outil d'analyse et d'interprétation. Et, tâche difficile, il faut élaborer un concept d'ensemble.

LA COMMUNICATION EN SPHÈRES

On peut d'abord envisager la communication en s'appuyant sur la métaphore des sphères humaines. À l'intérieur de limites restreintes, notre équipement sensoriel de base nous aide à interpréter les sphères immédiates de la communication. Je t'entends sur le trottoir, je te vois venir, tu me souffles quelques mots à l'oreille pendant que les enfants chuchotent dans leur chambre. Je te sens : va prendre ta douche ! Là, tu vas chanter et je vais t'entendre à nouveau. Nous sommes dans la sphère de l'immédiat, du couple, de l'entourage ou de la famille. Un peu plus loin se profile l'horizon interfamilial, villageois. Le village peut être tout simplement une ruelle urbaine, encadrée par des balcons servant de plateformes aux jeux d'enfants sous surveillance maternelle.

Je marche sur le trottoir, rue Dézéry, dans l'est de Montréal par une chaude soirée d'octobre (2007). L'éclairage devant les maisons est tamisé, il n'y a pas d'enfants. J'entends jaser sur les perrons. Les porteurs de voix demeurent invisibles, mais les paroles voyagent vite, faisant le tour du quartier en un quart d'heure. Puisque les nouvelles se propagent à la vitesse de l'éclair, on ne peut prétendre que la parole est l'apanage du privé. Les bruits qui courent deviennent publics selon la promiscuité dans laquelle les gens vivent. L'exemple classique du XIV^e siècle est celui du village de Montaillou où le voisin peut lever le coin du toit en bardeaux pour voir ce qui se passe dans la cuisine. On se visite entre maisonnettes par



« La dimension de la transmission qui s'illustre par son contraire ». La discrétion s'impose en temps de guerre. Pas question de faciliter la transmission de nouvelles importantes qui, si elles circulent, peuvent avoir des conséquences désastreuses. Chez les espions, on ne manque pas de moyens de transmission : téléphone, messages écrits, codes, le tout soutenu par des grandes oreilles. Affiche, Deuxième Guerre mondiale. Collection Musée canadien de la guerre, AN 19680122-053).

un réseau de tunnels faisant de l'endroit une véritable fourmilière.

En 1899, dans le village de Saint-Canut, au Québec, il est facile d'observer les allées et venues de diverses personnes chez Cordélia Viau qui trompe son mari. Sa délinquance sexuelle, de notoriété publique, prépare le terrain pour qu'on l'accuse du meurtre de son époux. On se regarde entre voisins autant dans les grandes métropoles que dans les villages. Dans *Rear Window* (*Fenêtre sur cour*) d'Alfred Hitchcock, le personnage principal, immobilisé par un plâtre, passe beaucoup de temps à regarder par la fenêtre. Après quelques séances d'observation attentive avec ses jumelles, il déduit que son voisin a tué sa femme. Son voyeurisme compulsif pousse le personnage à ignorer sa fiancée, la belle Grace Kelly.

Après l'observation vient immanquablement le récit, car il faut raconter ce qu'on a vu aux voisins, à la police. Parfois on exagère, ce qui n'est pas sans conséquence. La parole, devenue successivement rumeur et médisance, peut en-

gendrer des confrontations verbales menant à des agressions physiques. Ceci est vrai aussi bien au temps de la Nouvelle-France (voir Colin Coates) que pendant les matchs de soccer aujourd'hui. Dans ce cas, foulards, drapeaux et chansons font partie intégrante des affrontements. Paroles et comportements sont ainsi ritualisés, ce qui a pour effet d'amplifier, sinon de conditionner, le transfert du message. Sous l'Ancien Régime il fallait des soldats avec tambours et trompettes pour lire l'ordonnance ou la proclamation aux sujets dans les rues de Québec, de Montréal et de La Nouvelle-Orléans. De nos jours, des gens bien en vue assistent aux cérémonies pour légitimer l'accès au pouvoir d'un nouveau gouvernement ou pour commémorer le sacrifice des soldats morts à la guerre.

Le cérémonial peut refléter une préoccupation pratique. À l'église, le prêtre accomplit nombre de gestes qui aident ses ouailles à suivre le déroulement de la messe dominicale. Sans cette gestuelle, les fidèles qui connaissent peu le latin n'auraient pas pu suivre les rites adéquatement. Les paroissiens, assis sur le banc ou debout à l'entrée de l'église, partagent semaine après semaine un rituel de dévotion et de sociabilité dans une ambiance chargée de symboles, appartenant à un fonds culturel commun. On puise dans ce fonds culturel selon le contexte, selon le besoin. L'étoffe du pays est une simple pièce de tissu, mais elle acquiert une toute autre signification comme symbole de contestation durant les rébellions de 1837-1838.

Récapitulons : dans les sphères immédiates se déroule une intense activité de communication verbale, non verbale, formelle, informelle. Le message (parfois symbole) est filtré par la famille, par la collectivité locale. Au-delà d'une certaine distance, le bouche à oreille ne suffit plus. Il faut avoir recours à des systèmes de messagerie comme la poste pour assurer la transmission dans les deux sens. Ce deuxième axe de la communication, dit de transmission, s'inscrit non pas dans le temps, mais dans l'espace, par des réseaux interactifs.

LA COMMUNICATION PAR TRANSMISSION

Télégraphe, téléphone, chemin de fer, relais de poste ; les réseaux sont pluriels et multifformes. Il y a interaction entre formes de communication : les journaux rapportent les rumeurs, et celles-ci s'alimentent à même les journaux. Les grands équipements des réseaux se suc-

cèdent, se superposent mais sans éliminer les équipements existants. Le télégraphe et le téléphone ne remplacent pas la poste. Les lettres de Canadiens français émigrés aux États-Unis contiennent des sommaires de conversations téléphoniques; ceux-ci sont particulièrement utiles pour les gens qui n'ont pas accès au téléphone. Une forme n'exclut pas l'autre. Le procès-verbal rédigé en 1889 à Saint-Pierre-de-la-Malbaie, municipalité gaspésienne, indique que les avis publics sont fixés sur le poteau télégraphique situé à la jonction des chemins Malbaie et Belle-Anse, endroit sans doute accessible pour les passants qui n'utilisent pas ou peu le télégraphe dans la vie de tous les jours.

Les réseaux sont branchés les uns aux autres. Ils sont tout sauf neutres, en ce sens qu'ils s'accompagnent d'une stratégie de conquête et d'occupation du territoire impliquant un ou plusieurs intervenants. Le fleuve Saint-Laurent, progressivement cartographié et apprivoisé au moyen d'aides de navigation, devient axe de communication et de protection militaire pour les colonies françaises du Canada. L'arrivée de la flotte de l'amiral Charles Saunders, en 1759, nous rappelle qu'il s'agissait d'un espace convoité. Les poteaux télégraphiques qui traversent vallées et massifs des Prairies, à partir des années 1870, permettent au gouvernement et à la presse du Canada et du monde entier de mieux suivre le déroulement des événements durant la rébellion du Nord-Ouest (1885). Après la défaite des Métis, on ouvre les vannes de la colonisation. L'Ouest canadien est quadrillé de systèmes cadastraux, de routes, de chemins de fer et de bureaux de poste qui font du territoire un rouage ruralisé de l'économie nationale.

Sur la côte du Pacifique, les dépêches de la Compagnie de la baie d'Hudson sont expédiées une fois l'an, en mars, par les voies intérieures, de la vallée de la rivière Columbia jusqu'à York Factory sur la baie d'Hudson et puis à Londres. Mais vers 1800, la compagnie n'est pas le seul joueur sur la côte ouest, dont le territoire appartient à un espace de plus en plus transocéanique. Au large de l'île de Vancouver (Nootka Sound), vaisseaux américains, britanniques et européens se disputent les stocks de fourrures de loutres qui servent de monnaie d'échange sur le marché chinois. L'homme blanc part à la conquête de tout le Pacifique, ayant dans sa mire peuples et ressources autochtones et orientales. Les messages traversent l'océan au gré des expéditions navales. Les grands bateaux apportent la



« La communication en sphères immédiates ». Les gens du village sont en visite chez José Moreau de L'Islet, dont le fils Pierre est de retour des États-Unis après trois ans d'absence. On fait la fête; on boit, on parle, on s'empoite. On est entre gens qui se connaissent. Soudain arrive un étranger, un inconnu, danseur sans pareil. Qui fait parler les autres. Tout le monde le regarde mais c'est, bien sûr, le diable. *Le beau danseur*, illustration de George D. Pepper, accompagnant un récit de Marius Barbeau paru dans le journal *La Presse*, 16 avril 1932. (Archives et Bibliothèque, Musée canadien des civilisations CDA 2004-01-03).

bonne nouvelle aux quatre coins du monde, et rapportent quantité de souvenirs.

À partir des années 1780, East India House, à Londres, devient un véritable entrepôt de spécimens et d'archives sur l'Inde alors que l'Angleterre cherche à amasser toute l'information possible sur sa colonie. Sans doute qu'on accumulait ainsi du savoir sur la planète entière à Londres, incluant l'Amérique du Nord britannique; à Paris aussi. La Bibliothèque nationale de France conserve la version originale de cartes illustrant les chenaux de navigation entre Le Bic et Québec. La British Library possède un beau spécimen datant de 1784, œuvre d'un ingénieur du 60^e régiment qui illustre jusque dans les moindres détails la topographie du chemin Témiscouata entre le débouché du portage (près de Rivière-du-Loup) et la confluence des rivières Madawaska et Saint-Jean (aujourd'hui Edmunston). Une carte constitue un outil de transcription et d'accumulation du savoir, fort utile pour l'identification des éventuels itinéraires postaux. Un outil parmi d'autres qui compose la technologie du savoir, pour reprendre l'expression de Daniel Headrick.

Comprise dans le sens de transmission-accumulation, la finalité de la communication répond à des stratégies de conquête et de prise de contrôle. Le but est de transmettre des nouvelles, plus

souvent qu'autrement des nouvelles écrites. Ces écrits reproduisent mots et images. Ils influencent énormément la vie collective. L'exposition récente du Musée de la guerre sur l'art de la propagande des affiches de guerre, *Armes de diffusion massive*, établit hors de tout doute la puissance du langage scriptographique. Il reste que son format de transmission n'obéit pas aux seuls besoins des grands diffuseurs. Derrière les lignes du pouvoir, on trouve des conversations écrites relevant de la dimension plus immédiate et interpersonnelle. En écrivant des lettres, chacun crée un espace épistolaire aux dimensions réduites. Au fond, la technique du courriel et du *text messaging* permet le même genre de conversation. Dans cette vaste échelle de communication, la parole, les rumeurs se font encore entendre. L'actualité y résonne aussi. Citons le cas de la fusillade au Collège Dawson (Montréal) : des images ont été diffusées par les grands réseaux d'informations et aussi par téléphones cellulaires.

Les deux univers de communication – la transmission, les sphères immédiates – n'évoluent pas en vase clos. Elles se parlent. Enfin, vous en conviendrez avec moi, le défi de définir la communication n'est pas simple. L'exercice ne fait que débiter. Histoire à suivre. 

John Willis

Historien Musée canadien de la poste, Musée canadien des civilisations

Références

- H.V Bowden. *The Business of Empire. The East India Company and Imperial Britain, 1756-1833*. Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
- James W. Carey. *Communication as Culture. Essays on Media and Society*. Boston, Unwin Hyman, 1988.
- Colin Coates. *The Metamorphoses of Landscape and Community in Early Québec*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 2000.
- Daniel R. Headrick. *When Information Came of Age. Technologies of Knowledge in the Age of Reason and Revolution, 1700-1850*. New York Oxford University Press, 2000.
- Kim Sloan. *Discovering the World in the 18th Century. Enlightenment*. Washington, D.C., Smithsonian Books, 2003.
- John Willis. « Les échelles de la communication en Nouvelle France » dans Muriel Le Roux (dir.) *Postes d'Europe 18^e-21^e siècle. Jalons d'une histoire comparée*. Paris, Comité pour l'histoire de la Poste, 2007 : p. 127 à 144.